

Tout a commencé avec le Z

Un sentiment étrange s'empare de Jean-François au sortir de son pavillon. L'air est plutôt pur, le soleil brille déjà dans le matin encore un peu frais. Les fleurs des parterres effacent un peu le gris quotidien de la ville, elles colorent délicatement l'asphalte des trottoirs et le bruit des klaxons. Jean-François a refermé la porte d'entrée, mais n'a pas encore fait un pas. Il se concentre. C'est dans l'air, quelque part.

D'un mouvement de tête, il se convainc que... Enfin bref, il ne peut pas rester là indéfiniment à chercher, la truffe au vent, ce qui le taraude. Le bus ne va pas l'attendre. Ses élèves non plus.

Cinq minutes de marche d'un bon pas sont nécessaires pour rejoindre l'arrêt. Il ressent toujours comme un picotement, une sorte de voix qui murmure à son oreille, une légère oppression. Quelque chose qui l'agace quoi ! Ses yeux parcourent la ville mais rien d'inhabituel ne s'offre à son regard. Le bus est à l'heure, à moitié plein de visages qu'il a l'impression de connaître, d'autres qu'il est certain de croiser quotidiennement. Quelques sourires saupoudrés de bonjours discrets sont échangés. La même place au troisième rang. "Vous allez bien ?" Une réponse laconique de sa voisine de trajet matinal. Elle se maquille toujours aussi mal. C'est dommage, elle pourrait être jolie. Jean-François se sermonne intérieurement. Ne pas porter de jugement, il le répète sans cesse à ses élèves. Très rapidement, la sensation désagréable qu'il a depuis ce matin revient lui titiller l'esprit, comme une mouche qui a choisi son nez, et pas ailleurs, comme piste d'atterrissage. Il voudrait lire mais au fil des minutes qui passent, une question s'immisce sournoisement dans son esprit jusqu'à devenir obsessionnelle : "Il manque quoi ?"

Comme à chaque fois qu'il prend les transports en commun, les passagers le regardent avec un petit sourire ou des yeux écarquillés d'étonnement. Il est le seul qui n'utilise pas une plaquette électronique. D'ordinaire, il s'en amuse. Peu importe qu'on le traite de vieux alors qu'il n'a pas encore trente ans. Mais aujourd'hui, cette oppression qu'il ressent depuis son réveil l'empêche d'apprécier sa différence. Il n'arrive pas à lire. Il commence à se sentir stupide, il referme son livre et se contente de regarder la ville défiler. Heureusement, un détail lui permet de penser subitement à tout autre chose. Sur un grand panneau publicitaire, la photo d'un superbe lion, un des derniers encore vivant, est accompagnée d'un slogan : "Parc

Soologique National". Le professeur sourit tristement. Comment peut-on laisser passer une faute aussi grossière ? En tentant de répondre à la question, il s'égarait dans les méandres tourbillonnants de ses souvenirs. A quel moment est-il devenu ce prof "ringard" qui s'accroche à la beauté de sa langue maternelle ? Comment trouve-t-il, chaque matin, la force de prendre un bus pour essayer vainement de partager sa passion des mots avec des élèves qui s'en moquent ?

"C'est votre arrêt !" Le chauffeur extrait Jean-François de ses réflexions profondes, il n'a pas vu qu'il était arrivé devant le lycée. "Merci, à demain !"

La sonnerie annonce l'entrée imminente des élèves dans la classe. Trouver l'abnégation. Une profonde inspiration avant que le bruit des chaises qui grincent sur le carrelage ne lui vrille les tympans.

"Quel bruit atroce."

Puis les regards incrédules des élèves se posent un par un sur le tableau. Les yeux se plissent d'incompréhension à la lecture du titre écrit en grand avec une écriture pleine de respect pour d'antiques ronds et de complexes déliés. Quelques rires moqueurs sont réprimés aux quatre coins de la classe.

"Monsieur, vous vous êtes trompé de sens pour le S."

"Ce n'est pas un S c'est un Z. Nous allons parler d'un très vieux livre : Zazie dans le métro."

"C'est quoi un Z ?"

"Arrêtez avec vos questions stupides, essayons de partager..."

Alors qu'il s'apprête à commencer son cours, son regard croise la couverture du livre posé sur le bureau : "Sasie dans le métro."

Blanc comme un linge, recroquevillé sur le siège du troisième rang, Jean-François ne sait plus où il se trouve. Son regard affolé traduit la peur qui s'est emparée de son esprit. Toute la journée, il a cherché. Il a croisé des regards incrédules à chaque fois qu'il a demandé si le Z existait. Il a dû se rendre à l'évidence, une lettre avait disparue, des dictionnaires, des livres, du langage, du simple savoir de ses congénères. "Parc Soologique National". Sur les claviers des ordinateurs, il n'y avait pas de touche Z non plus. Et personne ne comprenait ce dont il parlait. Il nageait en plein cauchemar ! Chez lui, tous ses livres allaient le rassurer. Vite. L'arrêt du bus. Courir.

Le soleil du petit matin vient agacer l'œil de Jean-François qui se réveille dans son fauteuil. Il n'a pas bougé depuis hier soir. Dans le Bescherelle, le Z final du vouvoiement est remplacé par un T. À ses pieds, un roman, *Germinal* d'Émile Zola l'avait achevé. Ce n'était pas un mauvais rêve. Son corps craque en tentant de se lever.

Une douche qui se voudrait réparatrice et toujours la même question qui revient sans cesse : "Ai-je inventé le Z ?" Et puis, le même sentiment oppressant que la veille s'empare de lui quand il referme sa porte. Aux aguets, il fait le trajet vers ses élèves avec la peur au ventre d'un animal traqué par des chasseurs. Pourtant, rien ne semble avoir changé. Il voit passer la même affiche avec la même théorique faute d'orthographe. Il inspecte chaque panneau, chaque enseigne. Il recherche désespérément un Z. A l'angle du boulevard... "Pizzeria Italienne".

Un somnolent descend du bus. Il peine à marcher. Puis le pied droit se pose juste à côté du gauche. Ils font à peine trois pas puis s'arrêtent net. La mallette quitte la main devenue flasque soudainement. Jean-François ne peut aller plus loin. Il lit sur la façade de l'établissement : "Licée Sacha Guitry"

La sueur s'empare de son front, de ses mains, de son cœur. Il est tellement pâle qu'un collègue qui arrive s'inquiète.

"Jean-François, ça va ?"

"Le yen est bien la monnaie du Japon ?"

"Ben oui, pourquoi ?"

"Comment écris-tu yen ?"

"I E N"

"I grec E N !"

"Grec ? Pourquoi grec ?"

Se rappeler. Le Y avait-il disparu hier, en même temps que le Z ou est-ce arrivé seulement aujourd'hui ?

Tous les livres de Jean-François gisent ouverts sur le parquet du salon. Partout, internet, dictionnaires, il est spécifié que l'alphabet ne comprend que vingt-quatre lettres. Dans la tête du professeur se déroule une bataille intense contre la folie. Il doit se prouver que la démence ne le ronge pas. Comment faire ? Est-ce que ces lettres existent dans une langue

étrangère ? Mais il ne possède pas de livre en langue étrangère !

Frédérique n'a jamais vu ça en quarante ans de métier. Elle s'apprête à hurler à la vue des livres étalés, ouverts, sur le sol. Mais le professeur, assis par terre, la regarde désespéré. Son visage est l'image de l'horreur même. La bibliothécaire est tellement impressionnée que dans un premier temps, elle n'ose pas l'approcher tant ses yeux sont vides, il murmure quelque chose en boucle, comme s'il était possédé : "Où sont-elles ?". Avec douceur, elle parvient à l'emmener à la cafétéria. Il n'entend pas ses remontrances, sa soirée qu'elle va rater parce qu'elle doit ranger le basar qu'il a mis. Et pourquoi avet-vous tout jeté par terre ? En plus tout le raion "livres en langue étrangère", ça va me prendre un temps fou ! Hagard, il ne lui a posé qu'une seule question : "Vous savet ce que sont devenus le Y et le Z ?". Elle a juste répondu : "Qu'est-ce que c'est ?" Il s'est définitivement tu.

Jean-François se réveille difficilement. Sa langue est trop pâteuse pour demander où il se trouve. Et puis, il se rappelle vaguement, les sirènes, la piqûre. L'odeur ne trompe pas, il est allongé dans un lit d'hôpital. Avec effort, il interroge l'infirmière venue le réveiller avec un petit-déjeuner, enfin, avec un plateau qu'on appelle petit-déjeuner. "Vous êtes arrivé hier. Vous vous êtes évanoui dans un café je crois savoir" lui confirme-t-elle. Il se sent apaisé, l'effet des médicaments sans doute. Il réfléchit. Théoriquement, si le cauchemar continue, le X ne devrait plus exister. Comment savoir sans éveiller les soupçons ? Il n'a pas du tout envie d'être transféré dans un service psychiatrique. Le docteur arrive enfin. Jean-François dit qu'il se sent en pleine forme. Le médecin lui répond que c'est sûrement l'effet du Xanax qui lui redonne le moral, mais qu'il va falloir prendre du repos sinon...

"Quel médicament ?"

"Xanax."

Avec un X !!! Même deux !

Soulagement.

L'infirmière reprend le plateau. Elle s'aperçoit que Jean-François, n'a pas mangé son fruit. En le posant sur le chevet, elle dit : "Gardet votre danane, vous la mangeret plus tard." Le sang du professeur se glace.

"Dormet dien" et la porte se referme. L'angoisse respire dans le creux de l'oreille de Jean-François. Le B ? Le B a disparu à son tour. Il regarde la tadle de chevet et essaie de dire :

"Danane". Il ne peut pas prononcer un B ! Comme si cette sonorité n'avait jamais existé.

Respirer. Respirer doucement. Ne rien dire. Rentrer chez lui devient son unique objectif. Il doit comprendre ce qu'il se passe. Est-il vraiment le seul à s'apercevoir de ces disparitions ? Comment prouver qu'elles sont réelles ?

Deux jours se sont écoulés depuis sa sortie de l'hôpital. Le G et Le W n'existent plus, du moins, comme pour les autres lettres, ailleurs que dans l'esprit du professeur. Il a bien tenté d'en parler à son meilleur ami qui lui a conseillé immédiatement de consulter. Il est seul. Dans sa folie ?

Les murs du salon se recouvrent de photos que Jean-François vient de prendre en parcourant la ville. Si les livres se "réécrivent" peut-être que les images vont l'aider ? Il les rejarde intensément, comme pour les apprendre par cœur. Demain, il parcourra le même trajet pour comparer, vérifier, prouver.

Jusqu'à présent, une lettre a disparu chaque jour. Mais à quel instant cela se passe-t-il ? Minuit pile ? Quand il dort ? Au réveil ? Et pourquoi ne disparaissent-elles pas dans l'ordre ?

Il a essayé de ne pas dormir, le regard fixé sur des pages imprimées, prêt à sauter sur le moindre changement inexplicable. Mais face à ces livres ouverts, ses yeux n'ont pas tenu. Et le K s'est évaporé aussi discrètement que les lettres précédentes.

D'un pas assuré, Jean-François part à la recherche de la preuve. Il a la conviction d'y arriver. Même si une fois cette preuve en main, il ne sait pas trop comment il fera pour alerter le monde, le réveiller. Les rues, les fruits n'ont pas changé. Rien n'a changé. Il scrute, compare mentalement ce qu'il voit avec ses premières photos, en reprend d'autres. L'artère commerçante du centre ville est truffée de pancartes en tous genres. Il y a pris des dizaines d'images. Rien ne semble différent pour l'instant. "Restaurant japonais" "Doulangerie" "Dar des amis".

Et soudain, son regard s'immobilise sur un tout petit panneau. Sur la vitrine d'un marchand de légumes, il lit : "Radis en promotion : trois dottes au prix de deux."

En promotion ? Au prix ? C'est une erreur du commerçant. Il vient de croiser des enseignes avec des P. Il fait demi-tour. "Restaurant Japonais". Il n'a pas rêvé ! Il retrouve la photo qu'il a prise il y a dix minutes. L'écran numérique est trop petit, il ne voit pas bien. Il

ajrandit, il soome sur l'enseinieu. "Restaurant Jaconais" ! L'accareil s'éclate en tomnant sur le ditume du trottoir. Jean-François est cétrifié. Ce n'est cas cossidle. Il i a à ceine cinq minutes... Le P vient de discaraître à son tour.

Une anjoisse indescriptidle l'étreint. Est-ce que tout va finir car s'évacorer ? Comment allons-nous échanjer ? Déjà, la façon de dire n'est clus la même. Et toutes les lanjes étranjères ? Est-ce le dédut de la fin ? Un autre dédut ? S'il est vraiment le seul à voir le désastre, Jean-François a-t-il un rôle à jouer ? Lequel ? Et quand ? Maintenant ? Clus tard ?

Une senène cus tar, O I L M D Q V ant teescaru. Jean-Frances est enferné chet Jean-Frances. Cur s'excreener, c'est te cus en cus tur. Tes nauvaux nots accarèssent. Tes tessuns rencrassent t'autres nots. Jean-Frances :-((. J-F cause cus à cuersaunne.

2 senènes ►► : T A R C U X : †.

1 ○●● ►► : ☒.

 ?

En ouvrant cette lettre inattendue qu'il vient de recevoir, Jean-François prend une bouffée d'air comme s'il était resté sous l'eau beaucoup trop longtemps. Il ne sait pas d'où elle vient. Ce genre de missive a disparu depuis des lustres. Sur la feuille blanche pliée en trois, une seule phrase :

"Monsieur Champollion, votre tâche est simple : tout réinventer."